

Chapitre 5

Sicut umbrae dies nostri.

Nos jours passent comme des ombres.

Dix heures, je suis très en retard. Chaque nuit me plonge dans un monde perdu. Amélie était encore dans mes songes obscurs. Je ne veux pas que ma vie passée soit relayée par des cauchemars. Certains rêves restent gravés en nous comme de véritables souvenirs. Je dois refuser un avenir totalement dévoué à une illusion, car, en fait, avons-nous des devoirs envers de vaines espérances ?

Je titille le neiman de ma BM, et me dirige vers le centre ville. Je stoppe rue Michelet pour acheter des viennoiseries. En sortant j'avise une agence d'intérim. L'adresse évoquée par mon ami procureur me revient en tête. Je traverse la rue et entre dans la succursale d'une célèbre enseigne.

Il y a là deux bureaux. Une première secrétaire me fait face, elle est assise sur sa petite chaise. Sa copine me tourne le dos, elle tient la main de sa collègue. L'ambiance est loin d'être au beau fixe. Sur la droite, un mur en grande partie vitré laisse deviner deux seconds bureaux. L'un est inoccupé, l'autre donne à penser que la directrice en a pris possession. Elle téléphone en s'essuyant les yeux d'un mouchoir blanc tenu dans sa main gauche. Je m'approche doucement des deux demoiselles :

- Excusez-moi, je suis le commissaire Boismaufroy. Je suppose que vous comprenez ma présence ici.
- Hélas oui, et nous vous connaissons... C'est horrible ce qui s'est passé.
- Je sais, j'ai vu... Désolé, le moment est toujours mal choisi mais j'aimerais vous poser quelques questions.
- Vous devriez demander à madame Potier, la directrice de l'agence, elle est au téléphone, là, derrière la vitre.
- Je frappe à la porte, on m'invite à entrer. J'ai devant moi une femme charmante d'une cinquantaine d'années. Elle repose le combiné en séchant ses larmes. C'est elle qui entame la conversation :
- Je vous en prie, asseyez-vous commissaire.
- Merci, j'oublie que je suis d'ici, tout le monde se connaît plus ou moins dans les petites villes.

- Surtout un homme comme vous... Excusez mon trouble, j'étais au téléphone, j'apprenais la terrible nouvelle à mon mari qui est en voyage d'affaire.
- Je comprends. Pouvez-vous me dire quelques mots sur Laura Lacombe ?
- Que voulez-vous savoir ? C'était une fille très bien.
- Très bien dans quel sens ?
- Dans tous les sens, travail, compétence, gentillesse, présentation...
- Comment s'habillait-elle, par exemple ?
- Drôle de question, elle était très classique, je dirais distinguée, jamais de jeans.
- Des vêtements de grandes marques ?
- Non, je n'ai pas remarqué.
- Avait-elle un petit ami ?
- Non, pas à ma connaissance, ce n'est pas pourtant pas les candidats qui manquaient.
- Que voulez-vous dire ?
- Elle était très mignonne, intelligente, doublée d'un charme fou, et beaucoup de nos inscrits voulaient que leurs dossiers soient suivis par elle à l'agence.
- Personne ne la harcelait ?
- Elle ne s'en est jamais plaint.
- Combien gagnait-elle ?... Je le saurai tôt ou tard, votre réponse me ferait gagner un temps précieux.
- En net, environ 1200 euros.
- Des primes ? Un treizième mois ?
- Non, elle n'était là que depuis deux ans et ne comptait pas rester longtemps ici.
- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?
- Elle voulait un salon de coiffure à elle, c'était son rêve, j'entendais les filles en parler entre elles.
- Mais quel rapport avec une agence d'intérim ?
- Elle avait fait ses études dans la coiffure, elle a eu tous ses diplômes. Mais elle n'a pas trouvé de travail, elle est venue tout naturellement s'inscrire ici. Elle est arrivée au bon moment, je cherchais justement une hôtesse pour l'accueil. J'ai tout de suite vu ses qualités d'éloquence, son art de plaire, elle était charmante, de plus, je connaissais bien ses parents...
- Vous l'avez donc engagée ici même, à l'agence.
- Exactement.
- Etait-elle ponctuelle ?
- Oui, je pense, il n'y a pas de pointeuse ici vous savez, et comme je n'arrive que vers dix heures... L'agence ouvre à neuf heures, c'est Laetitia qui a les clés. Laetitia c'est la blonde.
- Chère madame, je vous remercie. Si j'ai d'autres questions, je reviendrai.
- Commissaire, je vous en prie, trouvez-le ce salopard, tout le monde l'aimait la petite Laura.
- Je le trouverai, il me suffit d'identifier la seule personne qui ne l'aimait pas.

Je sors et retrouve mes deux secrétaires :

- On m'a dit que vous prénommez Laetitia et que vous aviez la responsabilité de l'ouverture de l'agence.
- C'est exact.
- Laura arrivait-elle à l'heure le matin ?
- Oui... Enfin, disons que la question est assez gênante.
- Pourquoi ?
- Elle est morte, commissaire.
- Et vous ne voulez pas salir sa mémoire. Je vais vous confier une chose. J'ai perdu ma femme, et quand je pense à ses petits péchés, ses petits défauts, je me dis qu'ils faisaient aussi partie de son charme...
- Et Dieu sait si Laura en avait... Je parle du charme. Ce que je peux vous dire c'est qu'elle arrivait souvent en retard, deux ou trois fois par semaine, mais madame Potier n'arrive jamais avant dix heures, alors... Toujours est-il qu'elle était irréprochable dans son travail.
- Je n'en doute pas. Avait-elle, comment dire, un amoureux ?
- Non, aucun d'attitré en tout cas.
- Vous parlait-elle de sa vie privée ?
- On connaissait quelques uns de ses amis, sans plus, elle était très discrète sur sa vie personnelle. Par contre, elle avait un sujet de prédilection : son salon de coiffure.
- Oui, c'était son rêve à ce qu'on m'a dit. Pourquoi restait-elle ici ? Pourquoi ne pas se lancer dans l'aventure tout de suite ?
- Laura était très autonome, elle ne voulait devoir de l'argent à personne, même pas aux banques, alors elle attendait.
- Elle attendait quoi ? Comment comptait-elle financer un tel projet ?
- A ce qu'elle m'a confié, mais je ne sais pas si ça va vous aider dans votre enquête, son père envisageait de céder son entreprise d'ici deux ans environ.
- Quel âge a-t-il ?
- Son père et sa mère approchent la soixantaine je crois. Dernièrement, l'affaire familiale était devenue une société dont Laura, leur fille unique, possédait un tiers des parts. L'entreprise tournant très bien, Laura aurait touché beaucoup d'argent au moment de la cession, c'est avec ça qu'elle voulait créer son fameux salon de coiffure.
- Je vois, je vois. Mesdemoiselles, excusez-moi encore de vous avoir importunées dans un pareil moment, votre aide m'a été précieuse. Je dois maintenant me rendre chez elle, c'est un petit locatif rue des mimosas, c'est bien cela ?
- Square des mimosas, au numéro sept. Ce sont de petites maisons, avec un étage et un tout petit jardin devant. Ça se trouve à droite, à l'entrée du lotissement de la Sargotière.
- Encore merci.

Le dit square n'est en fait qu'une simple voie sans issue, bordée de deux rangées de maisons identiques et collées les unes aux autres. Je stationne devant le

neuf, l'emplacement du numéro sept étant occupé. Je sonne chez la voisine, madame veuve Gaultier, comme indiqué sur la boîte aux lettres. Une octogénaire m'ouvre :

- Monsieur, à qui ai-je l'honneur ?
- Je suis du SRPJ de Villiers-Saint-Jean, je viens pour l'affaire Laura Lacombe.
- Quel grand malheur, une fille si mignonne, si gentille. Elle faisait parfois mes courses, elle était très serviable vous savez.
- Donc... rien d'anormal à son sujet ?
- Non, vraiment.
- Et la voiture qui est devant chez elle, vous la connaissez ?
- Non. Une femme en est sortie il y a une dizaine de minutes et elle est entrée précisément chez cette pauvre Laura.
- Et elle avait les clés ?
- Faut croire.
- Et bien merci, excusez du dérangement.

Je reviens près de ma voiture alors qu'une autre passe rapidement devant moi, file au bout de l'impasse, fait un demi-tour et vient se placer en face, au numéro dix. Un homme d'une quarantaine d'années en sort, prend un petit sac sur le siège arrière et verrouille les portes. Je m'en approche :

- Excusez-moi, commissaire Boismaufroy, puis-je vous dire quelques mots ?
- La police ? C'est pour la fille Lacombe ? Tout le monde parlait de ça au boulot.
- Vous arrivez de travailler ?
- Je travaille en équipe, cette semaine je suis de nuit, deux heures dix heures.
- Pourquoi avez-vous été faire demi-tour en arrivant ?
- Pour être prêt à repartir... Les voisins au fond de l'impasse, ils sont un peu cons. Excusez mon langage monsieur le gendarme.
- Je suis de la police.
- C'est pareil. Bon, remarquez, je les comprends aussi, je parle des voisins. A une époque, il y a à peine deux ans, ils ont mis des papiers dans les boîtes aux lettres, nous demandant d'arrêter de manoeuvrer devant chez eux en pleine nuit, ça les réveillait. Il faut dire que c'est mal fait, il fallait mettre un rond-point dans le bout. Je ne sais pas où ils ont la tête tous ces élus.
- Et Laura Lacombe, dans quel sens mettait-elle sa voiture ?
- Si je vous dis qu'elle était toujours prête à partir.
- Je vous répondrais que c'est curieux, puisqu'elle ne commençait à travailler qu'à neuf heures.
- Vous êtes un malin vous, vous n'êtes pas commissaire pour rien. En fait, c'est plus compliqué que ça. Le soir, la voiture avait toujours le nez tourné vers la sortie de l'impasse, prête à partir. Mais quand je suis d'une des deux équipes de nuit, je pars au boulot un peu après une heure et demie du matin, ou je rentre vers deux heures vingt, selon les semaines, alors là, c'est différent. Le plus souvent, l'Ibiza est stationnée dans l'autre sens, voire carrément pas là du tout.
- Comment avez-vous remarqué ce manège nocturne ?
- C'est très simple. Je l'ai croisée pas mal de fois la nuit.

- Elle rentrait ou partait ?
- Les deux, mais je pense que depuis elle a repéré mes horaires, et elle s'est débrouillée pour ne plus me rencontrer.
- Que faites-vous en rentrant ?
- Une bonne douche, dans le sous-sol pour ne pas réveiller ma femme, puis je monte et je mange un peu. Après, je vais me coucher vers les trois heures.
- Jusqu'à quelle heure pouvait-elle rentrer ou sortir ?
- Je ne la surveillais pas particulièrement, chacun fait ce qu'il veut, mais il n'était pas rare d'entendre le moteur de sa voiture au-delà de trois heures. A mon avis, elle est tombée sur un malade mental, un de ces détraqués du cerveau. Pauvre petite, j'espère que vous trouverez vite.
- Je vous remercie de votre témoignage, chaque petit élément est important.

Je laisse le décalé de l'horloge biologique et reviens vers le numéro sept. Je sonne, c'est effectivement une femme qui m'ouvre :

- Monsieur ?
- Commissaire Boismaufroy.
- Ah ! Je vois, entrez. Je suis la tante de Laura... Enfin presque, je suis la demie-soeur de sa maman... Pauvre petite...

La brave femme fond en larmes. Je m'approche, passe mon bras autour de son cou, attire sa tête sur mon épaule et lui parle à l'oreille :

- Je suis navré, sincèrement désolé... Je pense qu'il y a des chagrins qui nous mènent à la vérité. Essayez de penser à ça, votre peine n'en sera pas atténuée, mais le souvenir de votre nièce doit vous servir et non vous détruire. Je vous dis ça mais, j'ai moi-même bien du mal à me servir de cette idée.
- Merci, commissaire, mais s'il y a une vérité à trouver, je pense que vous avez un grand rôle à jouer.
- En effet, et je suis un peu là pour ça. Le temps étant un facteur important dans l'efficacité des enquêtes, j'aimerais jeter un coup d'oeil à l'ensemble de la maison, sans plus attendre.
- Je vous fais confiance, je ne suis que la tante. J'étais venue à la demande de ma soeur, chercher quelques affaires et les papiers de Laura.

La pièce de vie est arrangée avec goût, Laura avait une passion pour la réhabilitation d'anciens meubles. L'ensemble est gai, jeune et plein de couleurs. Sur la table basse, je remarque un album photo ouvert. A l'évidence, il en manque une sur la page de droite.

Je jette un oeil dans la petite cuisine. Tout est parfaitement en ordre. Le dessus du réfrigérateur attire mon attention, il supporte un cadre renversé. Je le remets à sa place, mais il ne comporte aucune photographie. A cet instant, on sonne à la porte. Je viens dans l'entrée, la tante me regarde d'un air dubitatif. Je lui fais signe d'ouvrir.

C'est la factrice. Elle questionne d'emblée :

- Bonjour, vous êtes de la police ?
- Non, pas moi, mais monsieur est commissaire.
- Alors c'est à lui que je veux parler.

J'invite la préposée à passer au salon. Nous prenons place dans le canapé alors que la tante monte discrètement à l'étage. Je m'adresse à l'employée de la poste :

- Que se passe-t-il ? C'est à propos de Laura Lacombe ?
- Je ne sais pas si c'est important. Enfin, voilà. A la poste centrale, la dernière levée est à dix-sept heures trente. Le courrier est trié et dispatché le soir par une première équipe. Les lettres postées après l'horaire subissent un premier prélèvement et un premier tri à sept heures du matin par la seconde équipe, en fait il n'y a qu'une personne préposée à ce poste, c'est une amie.
- Je vous suis mais je ne vois pas où vous voulez en venir.
- Le courrier pour le centre de tri de Villiers-Saint-Jean est mis de côté, dans des bacs; celui destiné à Pont d'Harcourt même, est divisé en deux catégories, il y a les lettres avec un numéro de boîte postale, elles sont placées directement au bureau de poste, à leurs places, le reste du courrier de la ville est distribué le lendemain.
- D'accord, et alors ?
- Ce matin, j'ai deux lettres pour cette pauvre mademoiselle Lacombe. La première vient de sa banque, c'est facile à voir; la seconde est de la publicité personnelle pour des produits de beauté, le logo est dessus... Mais il y a la troisième, celle que j'aurais dû distribuer ce matin.
- Où est-elle ? Et qu'a-t-elle de si particulier ?
- Hier matin, alors que je préparais ma tournée, ma collègue, celle qui fait le tri du matin, me montre la lettre en me disant : « encore une, bientôt, il y en aura une tous les jours ». Exceptionnellement je l'ai prise et distribuée le jour même, c'est à dire hier. J'avais moi-même, en préparant mes tournées, remarqué depuis longtemps, cette quantité incroyable de lettres portant cette même écriture et destinée à Laura Lacombe. Ce matin, vu ce qui s'est passé, mon amie m'a conseillé d'en parler à la police. La pauvre fille était peut-être harcelée.
- C'est possible. Allons regarder dans sa boîte.
- Inutile, la voici, je l'ai récupérée avec mon passe, tous les facteurs en ont un, pour les colis.
- Merci. A quelle heure avez-vous parlé de tout ça avec votre collègue et amie ?
- A sept heures, en arrivant au boulot ce matin.
- Je ne vous retarde pas plus longtemps, vous avez beaucoup à faire. Je pense que votre démarche va m'être très utile.

Je raccompagne la factrice à la porte, je reviens dans le salon en me posant cette question : « comment les gens peuvent-ils être au courant de toute cette affaire aussi rapidement ? dès sept heures du matin ». De plus, je n'ai aucune nouvelle ni de Jacquet, ni du procureur, ni du légiste qui devait me communiquer l'heure exacte de l'autopsie de cet après-midi. Bizarre, bizarre.

Je m'installe de nouveau dans le canapé et contemple l'enveloppe. Je lis à voix basse : « Laura Lacombe, 7 square des mimosas... Laura Lacombe... ».

Je bondis dans la cuisine. Je me saisis d'un pense-bête magnétique collé sur le côté du réfrigérateur. Il comporte un début de liste de courses, certainement noté de la main de Laura. Sur la troisième ligne est écrit le mot « Lait ». Inutile d'être expert en

graphologie pour constater une parfaite similitude entre les « L » et les « A » de la liste et de l'enveloppe. J'en arrive à cette surprenante conclusion : Laura Lacombe s'envoie du courrier, de trois à quatre fois par semaine. Voilà qui est bien étrange. Je regarde le timbre, c'est le modèle ordinaire. Il ne s'agit donc pas d'une recherche d'oblitération pour une collection. J'ouvre donc l'enveloppe.

Ma surprise est à l'image de mes interrogations. Je découvre une sorte de formulaire imprimé, complété de l'écriture de notre pauvre Laura. Voilà ce que cela donne :

- Date : *mardi 5*
- Pseudo : *Sheryllie*
- Site : *lovesm.com*
- Contact : *renard mur*
- Profil : *45 ans, 1,90m, 95kg, et tout et tout*
- Dernier dial : *ce soir*
- Lieu rendez-vous : *le petit saint Laurent, sous la grande arche*
- Heure rendez-vous : *1h15, puis attendre SMS*
- Scénario : *soumise à son geôlier*
- Note : *en contact depuis deux mois, premier rendez-vous*
- Important : *confiez ce document à la police s'il m'arrivait de disparaître.*

L'affaire prend une tournure de plus en plus étrange. Je me confie le document puisque Laura Lacombe n'est plus de ce monde.

Je monte à l'étage et retrouve la tante assise sur le lit de sa nièce. Elle verse de nouvelles larmes en caressant des vêtements sobres posés sur ses genoux. Ils appartenaient très certainement à la victime, ils serviront au thanatopracteur. La pauvre femme sanglote :

- J'ai trouvé ça, je pense qu'elle sera belle avec ce chemisier blanc et cette robe noire... Il y a peut-être d'autres choses mais le grand placard est fermé à clé, et je ne l'ai pas trouvé. Et vous, commissaire, où en êtes-vous ? Que voulait cette dame ?
- Rien de capital... A part la chambre, je vois une autre pièce...
- C'est une autre chambre, elle s'en servait de bureau à ce que j'ai vu. Il y a aussi la salle de bain, à droite, en haut de l'escalier.
- Je vais jeter un oeil à tout ça. En attendant, pouvez-vous me laisser seul, j'aime la solitude pour mieux réfléchir, je suis désolé.
- Aucun problème, je vais vous attendre en bas.
- Je vous demanderais de ne toucher à rien, ni même de vider le réfrigérateur... Et ne parlez à personne sans m'en avertir.

J'entre dans la salle de bain. Je ne remarque rien de particulier. Les tiroirs et les étagères du meuble sont envahis par une quantité impressionnante de produits de maquillage et de cosmétique. Je regarde sous le lavabo... Rien. J'ouvre le bac à linge, sors le sac... Tiens tiens, qu'est-ce donc là-dessous, dans le fond du panier ? C'est une sorte de coffret en fer, une ancienne boîte à gâteaux secs. Je plonge le bras, extirpe le trésor caché et je l'ouvre. En fait de trésor, il s'agit d'une bonne centaine de préservatifs emballés et en vrac. Les temps changent, où sont les gourmandises de nos grands-mères ? Voilà que la galette se fait galipette, la coqueline se fait coquine,

et je ne vous parle pas de la cigarette russe, des langues de chat, et du petit beurre nantais qui s'en est allé danser le dernier tango à Paris, dans un boudoir sans doute.

Je reviens dans la chambre. J'ouvre l'armoire, je découvre des vêtements de femme, certains sont chics, d'autres décontractés. En bas, sur la gauche, une série de chaussures : Converse, ballerines, bottines, sandales... Rien de bien intéressant. A droite, un alignement de vieux disques vinyles, tous ces LP sont parfaitement rangés sur chant, sauf un qui dépasse de deux bons centimètres en hauteur.

Je regarde autour de moi, il n'y a rien sur le lit. Le tiroir du chevet est fermé à clé. A droite de la fenêtre, une commode surmontée d'une chaîne haute-fidélité munie d'un lecteur CD et d'une prise USB. Il y a bien deux enceintes mais pas de platine pour vinyles. Le premier tiroir ne contient que des sous-vêtements, le second et le troisième sont remplis d'albums compacts et de DVD. Tout ce qui compose cette pièce est clean, classé, aligné, agencé à la perfection. Laura Lacombe était une maniaque.

En face du lit, le fameux grand placard que la tante n'a pu ouvrir, faute de sésame. La penderie comporte trois grandes portes coulissantes, chacune possède sa serrure. J'essaie de forcer légèrement sur les hauts panneaux de bois plaqué, mais rien n'y fait. Il me faut donc réfléchir.

J'ai déjà ma petite idée mais quelque chose me chiffonne. Je revois donc ma théorie avec une variante. Le chevet étant verrouillé, je pense qu'il renferme les trois clés du placard. Je me dirige alors vers l'armoire, vers le seul élément insolite de cette chambre : l'album qui dépasse de la pile de vinyles. Je l'extrais, il s'agit d'un « best of » d'un chanteur français disparu. La pochette s'ouvre comme un livre qui ne contiendrait aucune page. L'intérieur est composé de photos de l'artiste et des textes des chansons. Dans la rainure de la partie droite, je découvre la galette noire dans sa pochette plastique. La gauche n'a pas de fente, normal, ce n'est qu'un simple album. Mais la tranche, malgré le collage d'origine, est renforcée par une bande adhésive transparente. J'agite la pochette et entends un bruit de frottement. Je pose l'album ouvert sur le sol, retire le disque, glisse ma main et l'avant-bras dans la rainure afin d'ouvrir totalement les deux parties collées. Je lève l'ensemble, et une petite clé plate glisse et tombe sur la moquette. Je jubile.

Je me précipite vers la table de chevet... Bingo !... Mais il n'y a rien de particulier dans le tiroir. Je le tire alors complètement, le soulève, comme cela se fait, et l'ôte carrément... Re-bingo ! Je découvre derrière, un petit compartiment étroit. Il y a bien évidemment trois clés de portes à l'intérieur.

Je vais au placard, ouvre les trois serrures, fais glisser les trois battants, et là, sous mes yeux, c'est la caverne d'Ali Baba, un véritable magasin haut en couleur. Il y a des robes très coquines de suspendues, une quantité impressionnante de minijupes, des bustiers légers, noirs, blancs, rouges... Des porte-jarretelles, des strings, du vinyle, du latex... J'ouvre un premier tiroir : des dizaines de bijoux clinquants; un second ne comprend que des bas de soie, bas résille, collants et socquettes blanches à volants; un troisième contient des accessoires : menottes, chaînes, laisses de cuir, colliers ornés de pointes, et autres objets dont j'ignore le nom ou que le bon goût m'empêche de nommer. Je n'ose ouvrir les deux derniers tiroirs. Sur l'étagère du haut, c'est un

étalage de perruques soigneusement posées sur des têtes en polystyrène. Il y en a des blondes, des brunes, des rousses, des méchées rouges, bleues, des longues, des bouclées, des frisées; il y en a bien une trentaine. Sur le sol, c'est la foire aux chaussures, comme dans l'armoire mais dans un style très différent, uniquement des talons hauts : escarpins, cuissardes, mules, sabots, bottes et bottines; toutes plus sexy les unes que les autres. Je vérifie quelques pointures, je ne trouve que du trente-huit.

Je n'en crois pas mes yeux. Quel jeu Laura Lacombe pratiquait-elle? Etait-ce pour le plaisir ou pour de l'argent ? Peut-être les deux.

Je referme le placard et replace les clés à leurs emplacements respectifs. Je reviens dans le petit couloir et pousse la porte de l'autre chambre, c'est effectivement un bureau. Mon attention est immédiatement attirée par une box aux voyants allumés, un ordinateur, une imprimante et un destructeur de documents. Je jette un oeil à l'intérieur du bac de ce dernier, il reste quelques minuscules bouts de papier inexploitable. Cet appareil n'est pas un bas de gamme, son niveau de sécurité doit être de quatre, voire cinq.

Je mets en marche la tour du P.C., et attends une minute. Ce que je craignais se produit : on me demande un mot de passe pour ouvrir la session. Je me fais fort de venir à bout, techniquement, de ce petit contretemps, dans un délai relativement bref. Mais il me vient subitement une idée logique de mot de passe. Je tape donc : « sheryllie ». Miracle du raisonnement policier, le système s'ouvre.

Je parcours tout ce qui est à ma disposition. Je découvre un célèbre traitement de texte, je double clique sur le raccourci et le programme s'affiche. Je regarde dans la liste des fichiers créés, l'un d'eux se nomme : « formuweb ». Je l'ouvre, et le fameux formulaire vierge, rempli par Laura et reçu par la poste, apparaît à l'écran. Le document confié par la factrice me semble donc capital.

Je clique alors sur le navigateur internet. La page d'accueil est un moteur de recherche très célèbre. Je regarde dans les favoris et je ne découvre que des sites très classiques : météo, musique, achats en ligne, forums etc... Je vais pour consulter son historique mais il a été effacé. Petite futée que cette Laura, elle se protège bigrement et cache bien son jeu. Je suis pourtant certain qu'elle surfe sur des sites très particuliers qui exigent d'avoir sa majorité pour y entrer.

Je pense alors à ses fichiers internet temporaires, avec un peu de chance, ils sont encore sur le disque dur, Laura ne savait peut-être pas qu'il faut faire du nettoyage de temps en temps. Je clique donc sur : outils, options internet, paramètres, afficher les fichiers... Je suis content de moi car ils sont tous bien là, et ce que je découvre est au-delà de mes espérances. Laura Lacombe semblait très friande de sites de rencontres coquins, dont certains à tendance sadomasochiste.

C'est alors que l'on sonne à la porte d'entrée. Je clique sur « Démarrer » pour arrêter l'ordinateur. La tantine me hèle dans l'escalier :

- Commissaire ! C'est pour vous... C'est la police !

La police ? Pour moi ? C'est un comble.

Je descends donc et tombe sur Galtier et Renaudin.

- Messieurs, que me vaut l'honneur... ?

- Le chef nous a envoyés en patrouille pour essayer de vous localiser, tout le monde

vous cherche, on a pensé que vous pouviez être là, on a vu votre voiture...

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Galtier ? Il suffisait de me téléphoner.

- Justement, c'est impossible de vous joindre, c'est toujours votre répondeur, enfin, c'est qu'on nous a dit.

- Mais qui vous a dit ça ?

- Le procureur a appelé le commissariat, le légiste aussi... Et votre adjoint, Jacquet.

- Nom de Dieu ! Quel con !... Je parle de moi. J'ai coupé mon portable cette nuit et je ne l'ai pas rallumé ce matin... Bon, messieurs, je vous remercie, je m'occupe de tout ça.

Alors que les deux Dupondt nous quittent, j'allume mon portable et je me tourne vers la tata :

- Je vais devoir vous quitter... Surtout, ne touchez à rien. Prenez juste ce qu'il vous faut et refermez derrière vous... Une question... Laura avait-elle de bonnes relations avec ses parents ?

- Oui, excellentes.

- Pas de conflit ? Des tensions ? Vous n'avez rien remarqué ?

- Non, ils adoraient leur fille et elle leur rendait bien.

- Je vous remercie.

Je sors en consultant mon mobile. J'ai dix appels manqués et autant de messages. Mon ami procureur est le premier dans mon répertoire. Ça sonne... On décroche :

- *Nicolas ? Mais où étais-tu donc passé ?*

- J'avais juste oublié d'allumer mon portable. Que se passe-t-il ? Jacquet a voulu me joindre pour me faire un bref rapport sans doute, et le médecin légiste pour me communiquer l'heure de l'autopsie je suppose.

- *Pas vraiment. Nous avons un big problème. Il faut que tu viennes à l'institut médico-légal, Laura Lacombe a disparu.*